

Matti King  
alias  
Sarah Siritzky

# La boîte de Pandore





## Sommaire

|   |     |
|---|-----|
| Chapitre I.....   | 11  |
| Chapitre II – Pierre et Laura.....                        | 21  |
| Chapitre III – Qui suis-je ?.....                         | 29  |
| Chapitre IV – Action.....                                 | 41  |
| Chapitre V – Mandy s’incarne.....                         | 57  |
| Chapitre VI – Mort de ma mère,<br>éveil de ma Libido..... | 67  |
| Chapitre VII – Lutte intérieure entre moi et moi... ..    | 73  |
| Chapitre VIII – Modification de l’identité.....           | 85  |
| Chapitre IX.....  | 97  |
| Chapitre X – Notre animal intérieur.....                  | 105 |
| Chapitre XI – L’aventure du corps,<br>ma mise en vie..... | 113 |
| Chapitre XII.....   | 121 |
| Chapitre XIII.....  | 131 |
| Chapitre XIV – Dévoilement de la face cachée ....         | 139 |

|  |     |
|--|-----|
| Chapitre XV .....  | 149 |
| Chapitre XVI .....   | 159 |
| Chapitre XVII – Mandy, moi et mon corps .....                                    | 173 |
| Chapitre XVIII – L'éveil / Le traumatisme .....                                  | 185 |
| Chapitre XIX – La tête, le mental, clef charnière..                              | 191 |
| Chapitre XX – La jouissance .....  | 201 |
| Chapitre XXI – Les secrets et les non-dits .....                                 | 213 |
| Chapitre XXII – Le nouveau miroir .....  | 231 |
| Chapitre XXIII – La route vers ma découverte .....                               | 239 |
| Chapitre XXIV – À la recherche de mon identité<br>de femme, de ma sexualité..... | 253 |
| Chapitre XXV – Les opposées, la rixe .....                                       | 267 |
| Chapitre XXVI – Les forces opposées<br>le passé tente de s'imposer .....         | 275 |
| Chapitre XXVII – Kippour.....  | 285 |
| Chapitre XXVIII – La guerre<br>entre Laura et Mandy.....                         | 295 |
| Chapitre XXIX – La femme démasquée .....   | 309 |
| Chapitre XXX – La femme érotique .....   | 319 |
| Chapitre XXXI – Le ring.....   | 325 |
| Chapitre XXXII – Million dollar baby .....                                       | 329 |
| Chapitre XXXIII – Fin de l'Idyle .....   | 345 |
| Épilogue – La danse du feu .....   | 353 |

« Ne pas revenir sur le passé, c'est la meilleure façon que le passé revienne sur nous. »

Georges Bernanos



Je suis habitée par un personnage qui prend corps en moi. Cela fait longtemps déjà qu'il m'obsède. Il s'agit d'une femme. Son nom est Mandy Nelson. Cet être est né au fur et à mesure de mes recherches. Elle m'effraie car elle représente une projection de moi que je ne connais pas.

Je me suis cherchée, j'ai eu peur de moi. J'ai haï mon corps, mon visage. Je me suis maltraitée. J'agissais comme ceux qui ne me respectaient pas. Mon enfance m'a échappé. Je n'en garde aucun souvenir hormis celui d'une petite fille qui aimait la couleur rose. Je pensais que ce coloris me protégeait des « gros méchants loups ». J'ai compris bien plus tard que les véritables loups étaient les adultes avec leurs comportements destructeurs. Parmi eux, se détachait la figure de l'homme qui avait épousé ma mère après que mon père nous eut abandonnés. Cet homme s'était octroyé tous les droits sur moi. Je l'admirais, je l'aimais sans doute. Il me fascinait. Il était beau, séducteur. Il lui arrivait, brutalement de se transformer. Il devenait alors méchant et agressif. Toute sa physionomie changeait, ce n'était plus lui. Lors de cette confrontation violente, j'étais terrorisée, tétanisée. Puis, lorsque sa face aimable émergeait comme par enchantement, j'oubliais le loup. Peu à

peu, je reportais ma frayeur sur les chiens. Ainsi, existait, au fond de moi, un tiroir où je rangeais l'inacceptable. Mon inconscient se séparait de mon conscient. Je commençais à me cliver puis je clivais les autres. Le déni prenait place. Ma vision du monde et d'autrui devenait celle de mon agresseur.

Mes instincts, mes sensations, mes intuitions s'enfouissaient dans un autre tiroir. Je ne croyais pas en moi, mon beau-père seul avait raison. J'étais désorientée, Mes perceptions étaient erronées, me disait-on ; alors, je finissais par le croire. Je devenais menteuse.

Aujourd'hui, à 53 ans, je me sens plombée par un passé mal vécu. J'avais appris à vivre hors de mon corps, de mon ressenti, je n'avais aucune confiance en moi et m'entourais de gens que j'estimais plus sensés et intelligents que je ne l'étais. Ils ne tardaient pas à me confirmer que je pensais juste. D'une certaine manière, je me rends compte, aujourd'hui, que cette partie de moi était dangereuse, car elle était totalement provoquée par l'agresseur et ceux qui m'entouraient. Je vivais intérieurement dans une cacophonie effroyable où mensonge et vérité étaient impossibles à démêler.

Mon but était de guérir du guérir du passé. Je m'en donnerai les moyens. Ma vie avait bien mal débuté. J'avais pris une mauvaise direction, jalonnée de mauvaises rencontres. J'avais croisé de nombreuses personnes. Certaines d'entre elles étaient des tueurs psychologiques chevronnés, de véritables tueurs d'élite. En clair, on peut les appeler des « pervers narcissiques ». Les meurtres psychologiques existent. Ce sont des crimes parfaits qui peuvent conduire à la mort ou à la destruction de l'âme.

J'avais failli en être victime. Morte d'une certaine manière, mais rescapée pour renaître plus puissante. Mon dessein était de découvrir cette nouvelle force qui me poussait à ne plus jamais, jamais, avoir peur de mes agresseurs. Il me fallait faire en sorte que la peur disparaisse à jamais de mon horizon, jusqu'à ce que la vie, « ma vie » revienne en moi, avec mon instinct et mes intuitions. Il fallait que j'existe enfin par moi-même.

J'allai tenter l'expérience de devenir « une autre » qui en vérité était « moi ». Mon but ? Aller vers mon propre destin, changer la vision que j'avais de moi. Le temps pressait. Je ne voyais pas tourner les saisons. « Chronos-Saturne » ne fait pas de cadeaux. Je voulais parvenir à gérer mes émotions, à m'en distancier. Incontournable pour le grand changement. Peut-être aura-t-il fallu tous ces échecs, toutes ces souffrances pour me décider à me mettre en route vers mon rêve, mon grand rêve ! Voguer vers ma liberté intérieure, la découvrir peu à peu, cesser de me limiter. Briser mes références précédentes. Être neuve devant cette expérience excitante et en même temps effrayante. Comme au théâtre, je pourrais dire « qui suis-je ? », « où vais-je ? ».

Je sais aujourd'hui qu'il y a un autre espace, un autre temps. C'est un monde à soi, riche, libérateur, envoûtant. Ma vie est comparable à un ordinateur. A ma venue au monde, j'avais un disque dur tout neuf, vierge. Puis l'empreinte familiale l'avait formaté. Sur ce disque dur, il n'y avait quasiment plus rien qui soit moi.

J'avais été clonée j'étais devenue devenue Zélig comme dans le film de Woody Allen. Je devenais ce

que l'on voulait que je sois. Cela ressemblait au lavage de cerveau d'une secte.

J'allais donc me créer une disquette et jeter à la corbeille tout le vécu. Pour ma renaissance nul besoin de s'alourdir de la pesanteur passé. Là où j'irai, je n'en aurais pas besoin. J'avancerais dans une forêt vierge telle une exploratrice à la recherche de son âme.

Le travail que je décidais d'entreprendre sur moi sera celui d'une chamane. J'entrouvrirai les portes de « l'autre réalité », du monde du double, de l'esprit et de la connaissance. L'élimination progressive de mon moi cloné sera un pas pour retrouver ma liberté et mon intégralité.

« Ce n'est pas la même personne mais pas non plus une autre ».

Gautama le Bouddha

## Chapitre I

Au début de l'histoire, je me prénommerai Laura et je parlerai à la première personne.

J'avais toujours été liée à un processus d'échec, incapable d'affronter la vie. J'avais toujours vécu dans l'ombre de quelqu'un, croyant que cela me protégerait. Ma solitude faisait partie de ma vie. Bien entourée ou mal entourée, je me sentais seule et j'avais raison. J'étais sur le point de tenter la grande expérience de devenir actrice de ma vie, de ne plus avoir honte de moi. Faire que la peur s'estompe à jamais. Il me faudra consulter mon « disque dur », me confronter au passé, puis introduire une disquette afin que mon « nouveau moi », ma « nouvelle vie » puisse émerger.

Ma mère était issue d'une famille modeste. Son père avait tendance à la boisson et sa mère se prenait pour une reine. Ma grand-mère ne m'a jamais semblé belle, mais elle arborait l'attitude d'une femme fatale et autoritaire. Ma mère était très jolie. Sa silhouette était élancée telle celle des mannequins. Elle était blonde aux yeux verts. Ses traits étaient fins. Elle avait une belle bouche pulpeuse, un nez droit comme

ceux de la statuaire antique. C'était du moins ce que les photos révélaiient, car au fil des années l'alcool l'avait transformée. Son ravissant physique s'était détérioré. Un temps elle avait été journaliste, mais sa seule ambition de réussite avait été le mariage. Elle avait pensé qu'épouser un homme riche résoudrait ses handicaps de naissance.

Mon père biologique venait d'une famille fortunée et snob où le fric et la notoriété servaient de passeport. Les parents de mon père étaient bien de leur personne. J'avais constaté leur prestance sur les photos.

Mon père et ma mère s'étaient rencontrés lors d'une soirée mondaine. L'éditrice d'un journal avait convié ma mère à une réception branchée et mon père connaissait beaucoup de monde dans l'édition. Il occupait un poste en vue à la télévision mais cet homme public aurait rêvé d'être écrivain.. Je n'ai jamais su exactement le détail de son activité. Ma mère demeurait vague à ce sujet. Elle avait l'art de mettre un voile sur les secrets de famille. C'est ainsi que mon père avait disparu de ma vie sans que j'en puisse situer l'époque. J'ignore même quel âge je pouvais avoir. Ma mère ne me donnait guère l'impression d'une femme soucieuse du sexe. Sa manière d'en parler ou de s'exprimer sur les hommes, sa façon d'être, semblaient se rapprocher d'une capture au lasso et ne m'avaient jamais laissé deviner un penchant pour les plaisirs de la chair. Elle semblait prendre l'homme comme on choisit la bête avant de la prendre au lasso. Elle avait une piètre estime d'elle-même. Pour elle l'homme n'avait de valeur que s'il était apte à la sécuriser sur le plan matériel.

Ce fut l'enseignement que je reçus d'elle. J'étais une adulte lorsqu'elle quitta ce monde. Avec cet

héritage, il allait falloir que je me débrouille et envisager ce que j'allais pouvoir faire de ma vie.

Premier objectif : essayer de comprendre ma mère, son silence, sa peur, sa fuite dans l'alcool, sa vie ratée. Elle avait assisté impuissante aux brutalités de son mari à mon encontre. Ce dernier avait mis au point une telle stratégie qu'il pouvait nous abuser et nous manipuler à sa guise, sans aucune résistance de notre part. Il avait jeté son dévolu sur moi et s'acharnait à vouloir m'apprendre les maths. J'étais nulle dans cette matière. Son insistance provoquait un blocage de ma part.

Nous restions isolés et confinés, tous deux, dans une pièce de l'appartement devant un tableau noir. Il tenait une craie à la main et moi, l'œil fixe, je faisais semblant de comprendre.

Parfois, la scène était rejouée, le soir, dans ma chambre à coucher. Dans tous les cas de figure, il ne fallait pas nous déranger. Ma mère avait pitié de moi et m'apportait un verre de lait. Elle repartait avec le verre plein et moi je salivais tant j'en avais envie. Rien ne pénétrait dans mon cerveau. J'ignore à quoi je pouvais penser, mais certainement pas aux maths. Mes facultés d'attention et de compréhension se mettaient en veilleuse au son de sa voix qui alors n'était perçue que comme un ronron monocorde.

Je pensais aux prisons, aux geôliers et surtout aux camps d'extermination nazis. Je n'en pouvais plus. Comble de l'horreur, il m'ordonnait de lui montrer ce que j'avais compris. Je me retrouvais, la craie à la main, devant le tableau tandis qu'il me regardait. Pétrifiée, je restais plantée devant lui tête basse. Je n'avais qu'une envie, qu'il quitte la chambre pour qu'enfin je puisse dormir.

Blanc de colère, il m'insultait, me traitait de crétin, tout bas je suggérais « crétine ». Il m'assénait un coup sur la tête avec le livre de maths et il quittait enfin la chambre. La torture avait cessé. Ivre de sommeil, je titubais jusqu'au lit.

Le lendemain, les insultes et les humiliations reprenaient et je finissais par croire que j'étais stupide et qu'il était un génie. C'était un adulte, je n'étais qu'une adolescente, alors, dans ma tête, il ne pouvait qu'avoir raison. Néanmoins, je ne l'aimais pas. Je savais que son comportement était abusif. Il allait trop loin. Je le craignais beaucoup et quelquefois, pourtant, je l'aimais. J'entretenais avec lui une relation ambivalente car mon tortionnaire excellait dans l'art de passer abruptement du rapport de force, au charme et à la séduction. Mon beau-père était ce que l'on nomme un « pervers narcissique ». J'en devenais schizophrène. Je doutais de moi de plus en plus. Ma mère continuait ses fuites destructrices dans l'alcool. Sans doute, parce qu'elle ne pouvait plus contrôler sa vie. Son conjoint avait pris en mains les rênes de notre existence. Sa position sociale importante, le fric qui l'accompagnait, le rendaient suffisant, conscient de son aptitude à posséder les autres. En revanche, servile, je l'avais vu s'écraser devant des gens importants. Sa voix, alors, devenait mielleuse et obséquieuse. Il était un maître dans l'art d'utiliser le charme. Avec nous quelquefois, je l'avais vu agir ainsi, déployant la séduction. J'avais, alors, de nouveau confiance lui. Il avait besoin d'écraser les autres afin de se rehausser. Avec le recul, je pense qu'il devait avoir un fort sentiment d'infériorité.

Les personnes qui travaillaient pour lui étaient assurées d'être tour à tour charmées et avilies. Les

gens de l'extérieur pensaient qu'il était l'homme le plus charmant du monde. J'apprenais à me méfier de lui, mais il réussissait toujours à avoir raison de moi.

Ma mère et moi vivions dans la terreur. Quelquefois au dîner, nous étions seules toutes les deux, en tête-à-tête, parce qu'il rentrait tard. Si elle avait bu, à son arrivée, l'ambiance devenait pesante et se dégradait peu à peu. Nous subissions ses humeurs. Lorsque ma mère le regardait, résignée, soumise, apeurée, culpabilisée, j'avais du mal à supporter la scène.

L'œil bovin, elle souriait bêtement. Son rouge à lèvres rose foncé débordait et son haleine dégageait des relents d'alcool. Même à une certaine distance d'elle, je pouvais percevoir cette horrible odeur. Son mari était alors pris d'un tic de la bouche. Il l'ouvrait et la refermait spasmodiquement comme un chien sur le point d'aboyer. Au repas il s'asseyait à la droite de ma mère ; quant à moi, j'étais face à eux. De temps à autre, il tournait furtivement la tête vers elle. Ma mère prenait alors un air accusateur qui signifiait clairement qu'il était responsable de son état. Je n'en pouvais plus de ce pitoyable spectacle au goût de déjà-vu.

Quelquefois, il s'adressait à moi en m'agressant. C'en était trop. Je me levais de table et courrais me réfugier dans ma chambre. La vie avec eux était un cauchemar. Pour m'en extraire, je mettais un disque de percussions et je dansais jusqu'à épuisement.

J'ignorais comment ma mère avait rencontré son mari. J'avais vaguement entendu dire par ma grand-mère maternelle qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Ma grand-mère s'appelait Denise Lebrun de son nom de jeune fille. Peut-être avait-elle voulu en dire plus, mais j'étais très hermétique. Je souffrais et je pense que je voulais en entendre le moins

possible. J'avais pris l'habitude de me déconnecter de l'extérieur quand il y avait danger. Je m'étais toujours demandé si j'avais été conçue par amour. Une chose est sûre ma mère m'avait aimée, même si elle n'avait pu me protéger.

Cette évocation du passé ressemblait à un puzzle que je tentais de reconstituer.

Ma mère s'appelait Clarisse Simone Lartigue. Moi aussi, je l'ai aimée, mais jamais, je ne pourrais soulever les zones d'ombre qui ont entouré ma naissance. Je n'avais pas de véritable identité et cette absence avait pourri pendant longtemps mon existence.

Le temps passa. Je me suis alors mariée. Je n'avais rien trouvé de mieux que d'abdiquer ma vie. J'avais été dressée à laisser les autres la diriger, à n'endosser aucune responsabilité. C'est dans cet état d'esprit que je rencontrais Pierre Talmont. Je commençais à suivre la voie de ma mère. Pierre était beau, svelte, très brun, la peau mate. Il dégageait une allure sportive. Il était juif d'origine égyptienne. Riche, ce qui ne gâtait rien. Nous nous étions rencontrés dans un club de tennis. Il m'avait courtisé dans les règles sans passion de part ni d'autre. J'avais toujours eu des problèmes relationnels avec les hommes. J'étais sur mes gardes la plupart du temps et même un brin agressive. Si l'homme me plaisait, il pouvait aisément me manipuler et profiter de la situation. J'étais très candide. J'avais soif d'attention et d'affection. En revanche, si son comportement me décevait ou me frustrait, après un certain temps, je l'éjectais de ma vie.

J'avais été une belle jeune fille et à en croire l'opinion de mon entourage, j'étais devenue une belle femme. Je ne m'en rendais pas compte. Je ne m'aimais pas, me trouvais moche. Je n'avais aucune

estime pour moi-même. Sans doute était-ce le résultat de l'abandon de mon père et de la maltraitance de mon beau-père. J'entretenais une piètre image des hommes. Quant à ma mère, son alcoolisme et sa passivité, renforçaient mon handicap psychologique.

J'avais pris l'habitude de refouler mes émotions et mes sentiments. Sans cesse rabaissée par mon beau-père qui me traitait d'imbécile, de crétine et d'incapable.

Je refoulais ma sexualité naissante. Malgré tout, une grande sensualité se dégageait de moi, mais je n'en étais pas consciente. J'étais clivée et penchais du mauvais côté.

Pierre ne m'attirait pas vraiment, mais se marier entraînait dans les normes de la société. Il possédait un charme certain et plaisait aux femmes. Sa situation était enviable. Il dirigeait une boîte d'édition florissante et publiait principalement des livres politiques. Il évoluait dans un monde médiatique et ses relations n'étaient pas des moindres. Notre mariage fut discret. Ma mère, déjà bien humectée, titubante faillit s'écrouler à la mairie. Elle souriait bêtement, essayait de prendre un air ravageur de séduction qui tournait au pathétique. Ses vêtements griffés provenaient de chez un grand couturier. Nous avons été ensemble chez le coiffeur avant la cérémonie. Elle s'était faite coiffer en premier. Ce que je portais ne venait pas de chez un couturier connu. J'en avais été vexée et ivre de rage. Même le jour de mon mariage je passais en dernier.

Le comble de l'horreur fut atteint lorsque mon beau-père me réclama les clés de l'appartement où j'avais gardé des vêtements et différents objets auxquels je tenais. Ce fut un choc terrible. Je compris au travers de

bribes de conversations saisies durant le mariage qu'il était ravi de se débarrasser de moi. Que je sois à la charge de quelqu'un d'autre, le soulageait. J'en fus, une fois de plus mortifiée. L'indignation me pétrifiait. De la tutelle du beau-père, je passais sous celle de Pierre. Maintenant, j'allais dépendre de mon mari. J'avais fait deux années de droit parce que mon beau-père m'y avait sournoisement contrainte. Mais je n'avais pas aimé. Je souhaitais devenir comédienne. Ce rêve ancré depuis l'enfance avait été saboté. David, mon beau-père m'assurait que c'était un métier de crève-la-faim. Les artistes étaient dépendantes sur le plan financier et même émotionnel. Perfidement, il ajoutait qu'il ne fallait pas jouer sur son apparence physique qui était éphémère. Comme si ne pas devenir artiste allait, pour autant, me rendre forte et indépendante. Je soupçonnais mon beau-père d'avoir toujours été jaloux de moi et avide dans son désir de me posséder. C'est ce qu'il réussit à faire, pendant des années, en manipulant mon mental. En jouant la comédie le public m'aurait vu. Sur le devant de la scène, j'aurais enfin existé. Que j'existe pour quelqu'un d'autre lui aurait été insupportable. Ma mère, par contre, aurait encouragé ma vocation. Mais elle était devenue velléitaire et incapable d'imposer ses souhaits. Elle n'était plus que la marionnette et le souffre-douleur de David. Alors que, de jour en jour, elle se dégradait, s'épaississait, s'enlaidissait, lui radieux s'épanouissait. Détruire lui réussissait, il était de la race des vampires.

Finalement, j'avais toujours obéi à mon beau-père. Je crois que je le faisais par peur et par soumission. La crainte dans laquelle vivait ma mère s'était immiscée en moi. Je la voyais mourir peu à peu sous l'emprise de ce manipulateur. Ce calvaire la menait à une mort lente. Il

me semble que je m'étais rapprochée de David comme dans le syndrome de Stockholm, l'otage de son geôlier, par instinct de survie pour éviter qu'il ne me tue, moi aussi. Au fond, je savais que j'avais toujours été en danger. Quelque temps avant d'épouser Pierre, j'avais été vendeuse dans une boutique de prêt-à-porter. Alors, j'avais été ravie d'avoir un peu d'argent à moi. Cela ne plaisait pas à ma mère. Sans doute me jalousait-elle de devenir indépendante financièrement. J'ignorais si j'avais épousé Pierre pour son argent. Je crois surtout que j'avais cherché la sécurité et un père et qu'en lui, ce père, je l'avais trouvé.

Les rôles étaient parfaitement distribués. J'étais ce qu'on peut appeler une « femme-enfant ». Mes parents ne m'avaient jamais traité en adulte et eux-mêmes étaient des adultes délinquants. Je suivais la route de l'autodestruction de ma mère. Sa vie de victime, m'avait probablement fasciné et terrorisé à la fois.

J'admirais en quelque sorte la détermination qu'elle avait mise à se détruire. Elle me faisait penser aux héroïnes de Zola et à toutes celles des romans sordides irrésistiblement attirées par la dégradation, la déchéance, la fatalité de leur anéantissement, comme si elles n'avaient aucune prise sur leur propre destin. Jusqu'où peut aller un humain dans sa déchéance ?

Que ce soit dans les films ou dans les livres, j'étais troublée par les personnages sans identité, privés de centre de gravité, livrés à une bataille intérieure satanique. J'étais troublée par ceux qui trouvaient dans le monde extérieur les complices pour jouer le rôle qu'ils en attendaient et qui les conduiraient vers la seule issue possible, leur perte. Toutes leurs potentialités étaient alors réduites à zéro. Leur cerveau ne répondait qu'à la déroute d'eux même. Et

moi, je continuais le massacre en croyant que c'était ma seule issue. Pour moi c'était normal.

David Olstein avait accompli un magnifique travail de sape et ma mère y avait collaboré d'une certaine façon. Mon beau-père apparaissait comme un pauvre homme entouré de créatures irresponsables et fragiles. Il était insoupçonnable. Les serials killers de ce genre, on n'en parle pas. David en faisait partie. Notre société, avec ses psychologues, ses hommes de loi, ses politiciens ne veulent pas se pencher sur ces tueries au cours desquelles le sang ne coule pas. Ces serials killers ont les mains propres. Pas besoin d'ADN ni d'empreintes. Ce sont des serials killers de l'âme. Mais qu'est-ce que l'âme dans notre civilisation occidentale ? L'âme fustigée, frappée à coups de paroles dévastatrices, de déni, l'âme flagellée, perpétuellement humiliée, cette âme, la nôtre, on n'en tient pas compte. La seule chose qui importe aux hommes, c'est la chair sanguinolente, lacérée, broyée, poignardée, les corps mutilés. L'âme ne saigne pas. Pour eux, elle ne peut être blessée.

Tout ça, c'était de la foutaise, me disait régulièrement David, lorsque j'essayais d'évoquer mon mal d'être, « ce sont des bêtises, c'est dans ta tête. Tu es d'une sensibilité extrême, un peu hypocondriaque ». Tout ce que je ressentais ou pensais était évacué vers la poubelle comme avec un ordinateur.

Pendant un long laps de temps. Il m'avait possédée. J'avais vécu robotisée et sous Son emprise. Mon lavage de cerveau avait été total d'une puissance inouïe. Je ne voyais la vie qu'à travers les verres déformants « des lunettes » David et de Clarisse. Néanmoins, dans l'ombre, au fond de mon inconscient, vivait mon vrai père.